

2000

42

TOUS UNIS VERS CITHÈRE

Paru in : *Le Portique*, (Le discours universitaire), 2000, n°6, p.99-106, Strasbourg.

Unis, universitaire, universel ! La redondance, voire la récurrence de l'Un dans la série de ces termes indique un effort de convergence, de consensus, d'unanimité, qui préside à l'émergence d'une discursivité qui s'en prévaudrait. Ainsi, depuis des temps immémoriaux, tous lorgnent vers la Mater Universitas, tous revendiquent leur participation à une jouissance Autre. Tous unis dans la jouissance Autre, et donc autre que phallique, tel est à la fois l'idéal, le non-dit, et l'injonction secrète, qui soude la communauté des tenants du discours universitaire. Or, c'est là qu'éclate un paradoxe, dès lors que l'effort en question tendra à unir ce qui est éparé tout en excluant l'ingrédient même de l'union, à savoir le phallus. Paradoxe qu'illustre un Jean Baudrillard¹ lorsqu'il proclame : « Aujourd'hui, le sexe congédie la procréation, et la procréation à son tour congédie le sexe ».

Ces indications fort générales visent à privilégier une approche structurale, telle celle de Jacques Lacan², par exemple, opposant un discours universitaire à géométrie variable, à trois autres discours tout aussi flexibles. Il est loisible de penser que tout ait été dit sur ce sujet depuis l'intervention radiophonique du défunt psychanalyste. Il me semble toutefois qu'on n'ait guère tiré parti de l'aspect dynamique, on dit aujourd'hui évolutif, de cette approche structurale. Tel que Jacques Lacan le décrit, le système des discours instaure une solidarité entre discours ainsi qu'une régulation réciproque qui est compromise lorsqu'un parmi les discours se trouve lâché, ou que deux discours se trouvent confondus. C'est ainsi qu'il n'est plus du tout sûr que l'on sache encore en Occident ce que recouvre le discours du Maître. La vérité du discours du Maître paraît tellement incroyable qu'elle n'est recevable que sous les auspices de l'anecdote. A ce titre, récemment, le journal *Le Monde* parlait d'un adolescent africain de 16 ans, qui, devenu général d'une troupe d'enfants-guerriers, commençait chaque jour que Dieu fait par une libation de sang humain fraîchement tiré. C'est incroyable et c'est magique ! □a se résume en ceci : seul le désir d'un Maître peut être satisfait sur ce mode là. Le Maître est un serial killer. C'est ce qu'on dit aussi de nos actuels décideurs.

La vérité du discours magistral, l'hystérique est là pour nous la rappeler, ce qu'elle fait avec d'autres moyens qu'au temps de Freud, par exemple. De Charcot à Freud et de Freud à Lucien Israel, il ne semble pas qu'il s'agisse de la même hystérique. Au temps de Charcot, comme au temps de l'Abbé Grandier (cher au cœur des Ursulines de Loudun), elle était un corps offert à la jouissance du Maître. Au temps de Freud, elle mimait déjà, dans un scénario à double entrée, à la fois le geste du Maître ainsi que celui de son esclave. A notre époque, elle fait le Maître au point que certains analystes confondent discours du Maître et discours de l'Hystérique. Il y a lieu de distinguer ainsi l'identification de l'hystérique à la Chose freudienne, à la Dyade néoplatonicienne ou à l'Un de la science.

Concurremment à ce « bougé » du discours de l'hystérique, la dynamique du discours du Maître produit des distorsions, des déplacements de discours, qui interviennent tant au niveau du discours universitaire qu'au niveau de celui du psychanalyste. Autant dire que mon souci principal est ici de repérer dans cette mouvance ce qu'il advient de la place et du statut du psychanalyste.

Le pivot du système des discours est la dépendance structurale du discours Universitaire à l'égard du discours du Maître. Or, on assiste aujourd'hui à une diabolisation du discours du Maître. A vrai dire, il est forclos. L'indistinction actuelle entre le discours et le **principe de son pouvoir** conduit à censurer certains discours au nom de ce qu'ils risquent de produire. On assiste à une extension du **principe de précaution** jusqu'à la prévention des pollutions mentales. Or à forclore un discours on ne fait que multiplier ses effets. A omettre qu'il n'y a d'universalité que de discours, principe que des gens comme Alain de Libera³ sont pourtant là de nos jours pour nous le rappeler, on est conduit à traquer dans le réel les traces du discours du Maître. D'où la résurgence en chacun du savoir paranoïaque. Chacun se met à cultiver envers son prochain le soupçon de vouloir attenter à son humanité. La crainte de l'intrusion de l'inhumain, voire de l'a-humain, favorise le retour en force de l'humanisme universaliste. Appliqué sans discernement à la traque des crimes contre l'humanité, ce dernier se mue en une quête inquisitoriale de la cause de cette criminalité. Ici la rupture (\$) est claire, il y a ceux qui cherchent cette cause dans le réel, sous la forme d'un gène criminogène par exemple, et il y a ceux qui interrogent l'esprit et pourchassent ses formes malignes. Ce qui se trouve méconnu, ce sont les formes de dilution totalitaire du pouvoir du Maître, sa « désincorporation », par exemple, et rares sont ceux qui, comme Claude Lefort⁴, savent les repérer.

Il serait bon que je puisse produire ici quelques uns de ces repères ou du moins les conséquences de leur effacement. Disons d'abord qu'aujourd'hui un comble est atteint. Chargée depuis toujours de faire la police des discours, l'Université de nos jours se tient coite, débordée qu'elle est dans sa tâche critique et apologétique, par deux causes qui ont d'ailleurs partie liée.

C'est d'abord la concurrence qu'exerce à son égard ce qu'il est convenu de nommer la Presse, pressée qu'elle est d'incriminer à la cantonade le premier venu, fût-ce un universitaire et de surcroît Ministre des Finances. Il n'y a pas si longtemps, dans une configuration de ce type, on aurait immédiatement crié à l'antisémitisme. Chacun y aurait été de son « J'accuse » et ont aurait fini par démonter le mécanisme de la fabrication du « faux-faux ». Or à quoi a-t-on assisté en l'occurrence ? À un silence étourdissant. Silence de l'oubli où tombent les marionnettes du Guignol dès lors qu'elles quittent la scène de l'actualité. La politique, c'est du Guignol, le pouvoir (comme la vérité) est ailleurs.

Il en résulte que l'Université ne sait plus définir qui est le donneur d'ordres et quels sont les décideurs véritables, ceux qui prennent tous les risques. C'est ainsi que Pierre Bourdieu⁵ adresse ses « Questions » « aux vrais maîtres du monde », tout comme le croyant dédie sa prière au vrai Dieu (censé gouverner les destinées) sans plus de garanties d'être entendu. Car le Maître n'est pas seulement celui qui se dépêche de s'asseoir de crainte que quelqu'un lui chipe cette priorité ; il est celui qui, tels les roitelets africains, risque à tout instant sa peau. Ce genre de denrée se fait rare en Occident. Si, pardon, j'omettais la Maffia. Bref, le véritable pouvoir porte le masque de l'occulte, et nous nageons en plein animisme. Étant insaisissable, insituable, le pouvoir est partout.

En ce sens il génère l'angoisse. Cette angoisse ne manque de gagner l'Université. C'est son statut, son fondement même qui se trouve ébranlé. Car elle veut bien faire la police des discours à condition que ce soit au profit d'un maître. Mais lequel, puisqu'il ne dit pas son nom ? Il y a plus de dix ans⁶, j'ai tenté de préciser l'objet de cette angoisse en suggérant que le pouvoir serait du côté de ce que j'appelle la technoscience. Mais si l'on cherche ceux qui se cachent derrière cette figure de fiction il est clair qu'on est forcé d'y projeter ses propres fantasmes.

Tant il est vrai qu'à chercher à qui profite le crime on finit toujours par découvrir (magnifiée ou diabolisée) la figure du prochain.

Toutefois, il y a lieu de distinguer les lieux de pouvoir au sens large, planétaires, et ceux au sens plus restreint, au sein d'une organisation comme l'éducation nationale, par exemple. Dans ce second cas, à l'évidence, le pouvoir est détenu par ceux qui ont accès à l'unité centrale de l'ordinateur de ladite éducation nationale. Chacun y étant fiché il est loisible, à ceux qui ont accès à l'information, de savoir qui fait son boulot et qui bénéficie de tolérances et de passe-droits exorbitants. Ici c'est donnant-donnant. Celui qui sait devient inamovible à condition de monnayer son silence.

Autre est la perspective au plan planétaire où ce sont des systèmes d'auto-organisation du réel qui semblent exercer le pouvoir. L'idéologie du progrès a accompagné la phase d'auto-consommation des réserves énergétiques de la planète mais personne, en aucune façon, n'est en mesure d'en contrôler la dynamique dissipatrice. La vérité, le consensus explicatif que l'Université tend à produire [S_2 , a, \rightarrow \$: à traduire « au nom du savoir universel (S_2) vous autres citoyens émancipés (a), vous devez faire régner la transparence (\$) »], sont fondamentalement obérés d'une *Spaltung*, d'une division subjective qu'aucun recours au réel ne saurait suturer. Exemple : le réchauffement de la planète et l'effet de serre. Ce modèle explicatif comporte une certaine vraisemblance mais il n'en est pas moins contesté. Ce pendant, par-delà le débat d'idées qu'il suscite, tout un obscur système d'échanges s'en organise. Ainsi les pays consommateurs d'énergie rachètent (aux pays en voie de développement ou en difficulté momentanée comme la Russie) de la « pollution négative », autrement dit des quantums de pollution non réalisée. On voit pourquoi Emmanuel Kant⁷ est resté puceau sa vie durant : c'est par souci de solidarité avec les pays en voie de développement, cédant ainsi à autrui ses droits à la pollution de la planète. Ce n'est pas pour rien qu'il a été le fondateur de l'éthique explicative, ou si vous préférez : civique et pédagogique.

Or, par le fait même qu'en Europe le discours du Maître semble céder du terrain (à quelque enclaves territoriales près, voyez la Serbie actuelle) ce discours Universitaire et pédagogique est promis à une extension sans limites et se trouve repris sans vergogne tant par les juges, que par les législateurs, ou que par les médias faisant fonction de bras séculier des précédents⁸. L'université devient le creuset d'où surgissent les injonctions qu'utiliseront les institutions de la République, tous pouvoirs confondus.

Toutes choses que l'hystérique subvertit en s'exerçant à la maîtrise. De nos jours plus que jamais, et ce non seulement en vertu de l'adage : « ce que femme veut Dieu le veut » mais de ce que Cithère, l'antre d'Aphrodite, est un lieu de maîtrise inexpugnable et réservé aux initiées. Ce que ladite Aphrodite profère est de l'ordre d'un : « Je consomme (du sexe, du H, de la coke ou de l'héroïne) mais je m'arrête quand je veux ! » « Je suis li-i-i-ibre ».

Telle est la gageure unisexe que nos ados sont prêts à soutenir contre vents et marrées et c'est là ce qui leur tient lieu d'initiation. Évidemment ça génère un énorme déchet (en quoi il s'avère que la nature est toujours aussi munificente) mais c'est à ce prix que quelque chose de la maîtrise se trouve suscité. S'il est parfois humiliant de devoir avorter à l'âge de quinze ans, il en est qui savent annuler les effets de cette humiliation. Le comble de la liberté, c'est de pouvoir décompter à l'âge de 30 ans une vingtaine d'avortements, au bas mot. Ce genre de record ne défraie pas la chronique mais n'en figure pas moins dans les archives des praticiens de la santé mentale. Bref, l'esprit (qu'il soit corrélé au moi ou au self) exerce sa maîtrise sur le corps. A ceci près que ce dernier se venge par périodes en produisant des flambées d'horribles hallucinations.

S'il n'a pas l'âme d'un Maître, s'il n'obéit pas nécessairement aux diktats liminaires et infraliminaires de son époque et s'il évite de pratiquer l'injonction à forme pédagogique, quel pourrait bien être le statut du psychanalyste post-moderne?

Il est clair que mes définitions soustractives n'effrayent pas les analystes de nos jours, et puisqu'on demande un Maître il n'y a qu'à répondre à cette demande. D'où la mutation de maint analyste en gourou, lorsqu'il a échappé à la tentation universitaire. Université où certains ont tôt fait de se donner des allures de maîtres. On nommait ça jadis des mandarins, mais ceux d'aujourd'hui ont au moins la prétention de pouvoir fournir du travail aux plus méritants, ce qui n'est pas rien. Ils participent du pouvoir et la gestion de leur cléricature suscite en retour la confiance des puissants.

Par le jeu de différents ascenseurs sociaux, ils sont dans une position favorable pour manger à tous les râteliers et participer au service des biens, dans la mesure où ils respectent les règles de non-cumul des fonctions.

Le discours du Maître, ayant cessé d'être le discours du tyran, devient le discours de la corruption. Quiconque est en position de dispenser quelque service (à charge de revanche), est en situation de corrupteur. Le véritable sens de l'aliénation hégélienne est la corruption. Lacan en donne sa formule lorsqu'il profère : « ou je ne suis pas (corrompu) ou je ne pense pas (à mes intérêts) ». Ce type de subjectivité se situe manifestement entre la tentation de la sainteté et celle de la connerie.

Or, par miracle, ce paradigme ascétique semble convenir comme un gant aux décideurs occidentaux. Un proche venant de l'est s'étonnait auprès de moi de l'insouciance de leur jouissance que manifestent les dits décideurs. Il est vrai qu'il avait en tête le modèle soviétique selon lequel chaque haut responsable de la Nomenclatura disposait à côté de son office d'un local dit de repos ou pouvaient se poursuivre en privé les « discussions » officielles. Il est vrai également que ceux parmi les décideurs, en France, n'étant pas issus de l'Université et qui s'autorisent de jouir d'un yacht, sont particulièrement mal perçus, autocensure oblige.

Cette incursion dans les mœurs et pratiques universitaires nous est l'occasion de mettre l'accent sur le symbolisme et la langue de bois qui prévalent dans le discours universitaire. Par contraste avec le renouvellement des jouissances du maître et donc de la variété et la mouvance qu'implique le discours du Maître, le discours universitaire vise une appréciation toujours plus précise des stabilités, des invariances et des déterminants des procédures qui organisent les divers domaines du savoir. Par définition, le clerc a le souci du respect du protocole, des hiérarchies et de la nomenclature auxquels il convient de donner une extension universelle.

Ainsi, dans le champ psychiatrique le DSM IV est en train de céder le pas devant la CIM 10 nonobstant le chambardement que cela entraîne quant aux indications thérapeutiques. Le gradus devient un impératif d'autant plus prégnant que les filières tendent à se synonymiser, voire à devenir incestueuses.

Ici la dépendance par rapport au discours du Maître est flagrante. Faisant table rase du passé, le Maître, dans sa face positivée et démocratisée, est aujourd'hui un fondateur qui s'affranchit de toute forme de tutelle textuelle, de toute tradition, laissant à l'université le soin de réformer, de falsifier, voire d'abolir ladite Tradition. Son ontologie actuelle récusé toute forme de généalogie, et donc toute forme d'antécédence, de même que toute forme de postérité. Du coup, le discours de l'hystérique privilégie le mythe fondateur, affirmant haut et fort la virtualité du Maître, dès lors que son incarnation se fait attendre. Répondant à cette attente d'une Rédemption que suscite l'hystérique, l'universitaire s'empare des symboles et des outils de l'eschatologie, déployant tantôt la bannière de la purification génique, ingérence inquisitoriale et forçage du réel oblige, tantôt l'oriflamme de la pureté des idéologies passées, présentes ou à venir, dont il devient le conservateur à vie.

Tel est le recensement des données qui me semblent émerger au titre du discours universitaire, qui, faute de satisfaire tout le monde, serait susceptible d'orienter la démarche d'un analyste qui souhaiterait s'en démarquer. Ceci dit, la façon la plus sûre d'y parvenir serait qu'il inscrive son propre transfert de travail dans une institution un tant soit peu affranchie de la tutelle de l'université pour qui expliquer c'est comprendre et comprendre c'est obéir.

Notes :

¹ BAUDRILLARD Jean, 1999, *L'échange impossible*, Édit. Galilée.

² On sait que Lacan écrit le discours universitaire (*Scilicet* n°2-3, p.99): où S_2 est le savoir, $\$$ le sujet barré, S_1 le signifiant Maître et a l'objet 'a'. Ici le rapport du S_1 au S_2 [de l'allumette à sa boîte ou de l'individu à l'ensemble de ses contemporains] est explicatif et donc finaliste et herméneutique. Dans le discours du Maître ce rapport est causal au sens du performatif; dans celui de l'hystérique il est implicatif; dans le discours analytique il s'agit d'un non-rapport (cf. ci-dessous de LIBERA p.573, pour saisir la sorte de « surdité » qu'il prend en compte lorsque ce non-rapport équivaut à : « est une quantité sourde ou inassignable pour laquelle on ne possède pas d'expression exacte ce qui fait que, selon le mot de Condillac, 'elle échappe comme un bruit sourd qu'on entend mal »). C'est l'effet de surdité que génère chez les auditeurs de Lacan la « corde sourde » de la notion de « point de capiton » qu'il leur propose (*Scilicet* 2/3, p.68).

³

LIBERA Alain de, 1999, *L'art des généralités : Théories de l'abstraction*, Aubier/Philosophie.

⁴ LEFORT Claude, 1999, *La complication, Retour sur le communisme*, Fayard.

⁵ BOURDIEU Pierre, « Questions aux vrais maîtres du monde », *Le Monde* du 14.10.1999 p.18.

⁶ STOÏANOFF-NÉNOFF S., 1990, L'aliénation au discours de la science, *Freud: Le Voyage à Nancy*, Colloque (dans les locaux de l'IFRAS à Nancy, les 9 & 10 décembre 1989) sous la direction de Jacques Hassoun, Christiane Riboni, Paul-Elie Levy, Presses Universitaires de Nancy.

⁷ POIROT-DELPECH B., Kant est-il mort puceau, *Le Monde* du 17.11.1999, p.17.

⁸ Que ceux qui ne sont pas persuadés de la collusion universelle des médias et du Show-biz avec la flicaille, lisent la biographie de Lili BRIK, l'éternelle fiancée de MAÏAKOWSKI, pour savoir ce qu'il en est fût en Union Soviétique.

Résumé

Ce texte examine les métamorphoses actuelles du discours du Maître et du discours universitaire en s'appuyant sur la doctrine lacanienne. Il s'interroge également sur le sens de la pratique psychanalytique à l'âge dit « postmoderne ». **Notes**

